Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

52 | 2016

Chrononymes. Dénommer le siècle

Camille LEFEBVRE, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*

Paris, Publications de la Sorbonne, « Bibliothèque historique des pays d'islam », 2015

Daniel Nordman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5048>

DOI : 10.4000/rh19.5048

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 226-228

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Daniel Nordman, « Camille LEFEBVRE, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 52 | 2016, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5048>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Camille LEFEBVRE, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*

Paris, Publications de la Sorbonne, « Bibliothèque historique des pays d'islam », 2015

Daniel Nordman

RÉFÉRENCE

Camille LEFEBVRE, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, « Bibliothèque historique des pays d'islam », 2015, 543 p., 45 euros.

- 1 Ce bel ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, s'appuie sur une documentation considérable, comprenant des entretiens et des sources orales, des archives consultées au Niger et en France. L'œuvre, rédigée au terme de longs mois d'immersion totale, est savante et sensible. Camille Lefebvre décrit son expérience des lieux, mais elle le dit aussi nettement : elle n'a pas mené d'enquête ethnographique. Le livre est celui d'une historienne. Sous un titre complexe, il est fortement charpenté, composé de trois parties marquées par la chronologie. La périodisation laisse apparaître en même temps des spécificités thématiques, signalées par des introductions, des conclusions partielles, en un réel effort pédagogique.
- 2 L'exploration sans occupation ni projet d'occupation : la première partie s'attache aux itinéraires qui révèlent territoires et frontières pendant les deux premiers tiers du XIX^e

siècle - de 1797 à 1877 exactement -, soit une quinzaine de voyages effectués à travers le Soudan central, analysés suivant les pas des explorateurs. Le terme de reconnaissance dirait trop, en mettant l'accent sur des formes de conquête propres à ce que *sera* l'impérialisme. S'agissant de douze explorateurs, dont les itinéraires sont commentés et cartographiés en annexes, il n'existe pas de lien direct entre les nationalités et les soutiens institutionnels ou gouvernementaux. L'Allemand Gerhard Rohlfs, par exemple, a été appuyé par la Société de Géographie de Paris. L'essentiel des démonstrations est ordonné vers l'acquisition de savoirs construits dans la rencontre entre explorateurs et populations africaines, guides, souverains, notables. Dans cette confrontation, les interprètes, les lettrés, ceux qui sont compris parmi les « informateurs », ne sont pas de pâles doublures. Les discussions entre explorateurs et Africains construisent, de 1798 à 1827, quinze dessins géographiques - pour la plupart sur le sable -, lesquels sont reproduits dans les publications européennes. Entre autres, la carte d'un marabout haoussa, dessinée pour Friedrich Hornemann, est éditée dans son *Voyage*, en anglais, en allemand et en français (1802-1803). Ce qui importe à Camille Lefebvre, ce sont les caractères de l'espace pratiqué, perçu, ressenti : absence de terme le désignant en tant que tel dans plusieurs langues ou, inversement, multiples dénominations (une vingtaine de mots pour l'étendue d'eau, selon qu'elle est permanente ou non, etc.) ; mobilité des lieux (villages et puits se sont déplacés) ; diversité des dispositifs et des traces historiques (arrière-frontière et zones frontières politiques) ; campagnes militaires et symboliques annuelles des souverains. Des procédures de réciprocité ont été la norme, des règlements oraux ont été négociés entre de multiples interlocuteurs. Est absent tout modèle uniforme de relations entre territoire et pouvoir en Afrique. L'impression n'est nullement celle d'un déficit spatial, de pouvoirs « aterritoriaux », mais d'un espace parcouru structuré selon des règles. Camille Lefebvre insiste sur l'« ancrage spatial » (p. 155), reconnu par les récits.

- 3 La conquête pour l'occupation : une deuxième partie, par son libellé, indique ce qui prévaut désormais. C'est l'ère de la reconnaissance par des troupes, mêlée d'objectifs militaires. Soit une inflexion décisive, durable, guerrière : 1880-1922. Le savoir n'est pas par essence lié à la conquête, mais, en se développant, il le devient. En soulignant la complexité et l'ambiguïté de ces relations, Camille Lefebvre note la place du contexte nouveau d'expansion et des formes d'appropriation politique et économique. Cette perspective met en évidence le « réemploi » des savoirs antérieurs accumulés, en quelque sorte réactivés. La notion capitale est bien celle de l'occupation, progressant selon les rythmes de la marche européenne, fondée sur des images de terres vides à conquérir, entreprise par d'immenses colonnes - comme les missions Foureau-Lamy (près de 350 personnes et de 1 800 chameaux), Voulet-Chanoine -, hostiles aux populations et aux représentants du pouvoir local, peu portées à accepter les compromis. Les relations sont conjoncturelles, improvisées parfois, brutales, sans lendemain.
- 4 C'est un tableau sombre que propose l'auteure. Malgré les programmes (climat, géologie, botanique, histoire, etc.), l'acquis scientifique se restreint, le travail ethnographique s'amoindrit au profit des renseignements sur les routes, le ravitaillement et les forces de l'adversaire, et d'une masse de papiers, énorme, qui donne lieu à près de vingt années de discussions interminables, sur les frontières, entre États européens. Des concurrences entre administrations s'exacerbent pour le contrôle de l'Algérie et de l'AOF, et, au sein des élites africaines, des aventuriers font carrière. L'occupation est mal servie par des effectifs insuffisants pour la maîtrise de territoires

immenses - près de 1 400 000 km² - et de populations mobiles, dans un environnement difficile. Les pratiques des limites tournent au schématisme : la cartographie coloniale fixe les divisions administratives en taches hachurées et homogènes improbables, à la façon de départements. Les configurations sont constituées par agglomération d'espaces rassemblés sans plan d'ensemble et définis par l'expérience souvent fragile d'administrateurs contraints de « naviguer à vue » (p. 303). Ils ne peuvent contrôler la fuite d'« administrés fantômes » (p. 287), échappant à l'impôt. Sans doute n'existe-t-il pas un seul type de frontière coloniale, écrit fort justement Camille Lefebvre. Mais le lecteur observe une certaine interchangeabilité des termes (l'espace et le territoire particulièrement, l'étendue, voire l'*hinterland* [égyptien]). Sur ce point, une analyse de concepts, souvent réversibles dans ce domaine, eût été précieuse. Il reste que l'auteure a mis en évidence ce qui est incertitude et vanité dans l'occupation coloniale. Le pragmatisme, qui est certes un atout, n'a été souvent qu'une concession devant des obstacles permanents.

- 5 Vient, sous un intitulé peut-être indéci, « le moment colonial » (1922-1964). Le territoire militaire devient colonie en 1922, passant à l'administration civile. Camille Lefebvre conduit effectivement jusqu'au bout sa périodisation, non sans quelques difficultés, puisqu'il lui faut rassembler des approches et des enjeux multiples : la mise en place d'une administration bureaucratique, l'effort d'« imagination territoriale » visant à repenser le puzzle de l'AOF, la place du Niger, pendant les premières décennies du siècle, dans les grandes manœuvres de la France, de la Grande-Bretagne, mais aussi de l'Italie. L'argument économique, rarement évoqué comme tel auparavant, apparaît nettement dans des rapports de 1932, mais les considérations qui suivent sont passablement allusives. L'ultime chapitre, un peu facilement intitulé (« Tout change, rien ne change [1956-1964] ») paraît surajouté. Les débats - « l'effolement référendaire », p. 385 - ne sont pas parfaitement clairs pour qui n'est pas spécialiste de l'histoire politique contemporaine du Niger. Le lecteur sera surtout sensible aux développements qui prolongent l'histoire de la colonisation, en particulier ceux qui sont consacrés à un « humanisme colonial », sous l'impulsion de savants ou d'hommes de terrain, souvent proches de la SFIO, et à un partage absurde et arbitraire de l'Afrique au profit de genres de vie et de paradigmes essentialistes proches de l'idée de nature. Camille Lefebvre relève encore, en une démonstration subtile, que la reconnaissance de configurations territoriales locales et antérieures n'a pas permis d'éviter une déstructuration profonde des sociétés. Ceci apparaît dans d'autres développements, remarquables, qui pourraient donner à cette troisième partie toute son orientation (comme précédemment l'exploration et l'occupation), grâce à la notion utile de lissage (le terme figure p. 326) : soit des politiques encombrées de schémas tout faits. Le lissage simplifie l'identité et la cartographie des groupes sociaux, assignant un territoire propre, désormais figé, à une population déterminée, excluant toute forme de métissage, imaginant même de borner une frontière visible entre nomades et sédentaires ; l'établissement du recensement nominatif, à partir des années 1930, s'appuie sur l'identification de chaque chef de case à l'intérieur de sept grands groupes ethniques, tandis que se renforce, par une comptabilité obsessionnelle des administrateurs dans les années 1940, la surveillance des migrants à la recherche de travail saisonnier hors du Niger.

- 6 Sans que jamais cette préoccupation de l'auteure soit affirmée, l'histoire des frontières africaines, attentive aux relations entre gouvernants et gouvernés de l'époque coloniale, met en relief des questions durables. Elle est un vrai enseignement.